

LETTRE

RIGHT HONORABLE W. E. GLADSTONE,

Membre du Parlement Britannique

(Par Jules Gondon.)

(Suite.)

Plus le mensonge est répandu, et plus il devient nécessaire que sa réfutation soit précise et complète. La vérité se propage moins rapidement que l'erreur; mais la lumière ne brille jamais en vain; c'est pourquoi je continue à la porter sur les pages auxquelles votre nom a donné un retentissement si déplorable. Aux récriminations dont je me suis déjà occupé succèdent naturellement celles relatives aux prisons et aux détenus. Je vais donc examiner vos plaintes sur

LES PRISONS, LES CACHOTS

ET

LE RÉGIME DES PRISONNIERS.

Les reproches généraux, Monsieur, que vous adressez au régime pénitentiaire du royaume de Naples ont des traits frappants de ressemblance avec ceux que vous avez fait peser sur la police et la magistrature du pays; c'est logique.

Après avoir dénoncé la police qui déjoue leurs complots et les magistrats qui, protecteurs de l'ordre et des lois, refusent d'admettre leur innocence, les révolutionnaires napolitains, comme leurs frères de France, récriminent avec amertume contre les prisons dans lesquelles ils sont enfermés et qu'ils trouvent d'une habitation moins commode, moins agréable que les résidences où ils jouissaient, avant leur condamnation, de tous les charmes de la vie.

A entendre certains écrivains humanitaires, les prisons devraient être des hôtels où les invalides du crime rencontreraient toutes les attentions offertes par la patrie reconnaissante aux citoyens généreux qui ont consacré leur vie à sa défense, et qui lui ont donné jusqu'à leur sang. Cette prétention est vraiment dérisoire, même quand il est question de prisonniers politiques.

Je dis même, ne devrais-je pas dire surtout? Au milieu du désordre moral qui pèse sur les esprits et qui les bouleverse, il semble que les délits ou crimes politiques ne soient ni des crimes, ni des délits. La société punit de mort un envoi finir ses jours dans un bagne celui de ses membres qui, par un sentiment de haine ou de convoitise, ôte la vie à son semblable; et l'homme qui excite les uns contre les autres les classes de la société, qui attire les passions les plus violentes, qui pousse à la révolte, qui donne le signal d'une insurrection, pourrait commettre ces forfaits sans rien perdre de la beauté et de la pureté de son caractère!

Je vous avoue, Monsieur, que cette manière de juger le conspirateur et l'insurgé dénote un progrès contre lequel se révolte mon intelligence. L'attentat contre la société—que les révolutions mettent en péril—me paraît avoir, au point de vue de la criminalité, des proportions gigantesques que ne sauraient atteindre un crime dirigé contre les personnes. Un assassinat prive la société d'un membre, tandis que l'insurrection, dernier argument des conspirateurs, les lui enlève par centaines et par milliers. Les proportions du crime grandissent avec le nombre des victimes, avec la ruine et le désespoir des familles, et toutes les ressources de la justice humaine sont impuissantes à proportionner le châtiment à la culpabilité.

Nos insurgés de juin, Monsieur, seraient-ils purs à vos yeux des milliers de victimes qui ont succombé dans ses sanglantes journées? Comment les révolutionnaires napolitains ne seraient-ils pas responsables du sang versé le 15 mai? En vertu de quelle loi morale les conspirateurs de l'Unità italiana n'auraient-ils pas à rendre compte à la société alarmée du projet qu'ils entretenaient de mettre le pays à feu et à sang pour arriver à la réalisation de leurs rêves politiques?

Je m'étonne qu'un homme d'Etat, élevé dans les principes conservateurs, se laisse entraîner par le torrent d'idées stupides qui ont couronné l'épaulement d'idées progressives. Quel progrès que celui qui confond le crime avec la vertu, qui, satisfait de flétrir l'assassin vulgaire, exalte l'assassinat politique, qui, enfin, demande sa justification au poignard, comme les chevaliers d'autrefois la demandaient à leur épée!

Je devais, avant d'entrer dans l'examen de vos griefs, vous rappeler ces principes élémentaires que les codes n'ont peut-être pas assez respectés, et qui s'effacent tous les jours davantage sous le niveau humanitaire qu'une certaine philosophie passe sur les sociétés modernes.

Dans votre esprit, les condamnés napolitains n'ont pas cessé d'être des gentlemen; dans le mien, ils se trouvent bien au-dessous de la condition morale de leurs compagnons d'infortune qui soulèvent le plus d'horreur et de dégoût.

Passons à ce que vous avez à nous révéler sur les prisons de Naples et le régime auquel elles sont soumises:

"Je dois dire pourquoi j'ai cherché à pénétrer dans ces lieux. Je ne fus pas poussé par une vaine curiosité, mais par l'idée du devoir qui m'était imposé d'être, autant que possible, témoin oculaire des faits, avant de tenter aucune démarche. C'est encore un devoir pour moi d'affirmer que ces malheureux ne sont, en aucune façon, responsables de la visite que je leur ai faite dans leur triste demeure, qu'ils n'y ont contribué en rien, pas plus qu'à tout ce que j'ai pu dire ou faire avant ou après cette visite. Et si ce que j'ai fait dans le seul but d'arriver à connaître la vérité pouvait contribuer à aggraver la situation d'hommes innocents, ce serait une nouvelle preuve de l'odieuse tendance qu'à la tyrannie, comme tous les autres fleaux, à se multiplier et à se reproduire elle-même."

Ces lignes, Monsieur, me prouvent que le gouvernement napolitain, qui connaît les sentiments dont vous êtes animé à son égard, est loin d'être si arbitraire et si intraitable que vous le prétendez. Vous vous trouvez à Naples, dans un cercle composé des étrangers et des nationaux les plus hostiles au Gouvernement; vous exprimez tout haut vos opinions; et le jour où, désireux de pouvoir dire que vous aviez vu quelque chose des horreurs dont vous vous proposez de parler, vous vous êtes adressé à l'autorité, elle vous accorde ce que vous lui demandez. Désirez-vous voir les prisons? On vous l'accorde. Avez-vous envie de vous entretenir avec le condamné Poerio? On vous donne accès jusqu'à lui.

Cette condescendance de l'autorité napolitaine me fait soupçonner assez naturellement deux choses: la première, c'est que les prisons que vous avez été autorisé à visiter ressemblent aux prisons du reste de l'Europe; la seconde, c'est que le gouvernement napolitain n'a rien à redouter des révélations de Carlo Poerio, attendu que tout ce qui le concerne s'est passé au grand jour de la publicité. Telle est l'impression qu'a produite sur moi ce pré-

ambule, et je suis charmé de pouvoir vous apprendre qu'elle a été partagée par un grand nombre de personnes qui ont lu avec impartialité votre travail.

Enfin, qu'avez-vous vu?  
"Examinons, dites-vous, comment sont traités les détenus durant la terrible période qui s'écoule entre leur arrestation illégale et leur procès illégal?"

"Les prisons de Naples, tout le monde le sait, sont le comble de l'horreur et de la malpropreté. J'en ai vu quelque chose, mais pas le pire. Voici, Milord, ce que j'ai vu. Les médecins officiels ne vont pas visiter les prisonniers malades, mais ces derniers, des hommes ayant presque (1) la mort sur la figure, se traînent jusqu'aux médecins sur les escaliers de ce charnier de la Vicaria, parce que les parties basses de ce palais de ténèbres sont si immondes et si repoussantes, qu'aucun médecin ne voudrait gagner son pain en y entrant."

"Quant à la nourriture, je dois dire un mot du pain que j'ai vu. Quoique noir et commun au dernier degré, il était sain. (2) Or m'a assuré (as I was assured) que la soupe est si maussabonde, que l'excès de la faim peut seul faire surmonter la répugnance de la nature."

Je m'arrêtais pour vous faire observer que le pain que vous avez vu était sain et de bonne qualité; mais, dès que vous parlez sur un ou dit, la soupe devient maussabonde. Je suis convaincu qu'elle l'eût été moins si vous aviez pu la goûter. Toujours est-il que, sur ce point encore, comme sur tant d'autres, vous n'avez pas vu ce que vous signalez de révoltant, de hideux, de maussabond.

Quant à la visite des médecins, il est évident que vous êtes fait illusion sur l'état de santé des prisonniers que vous avez vu monter et descendre les escaliers de la Vicaria, et je suis d'ailleurs convaincu que les détenus eux-mêmes n'étaient pas précisément fâchés de se rendre à la visite des médecins au lieu de la recevoir. Vous continuez:

"La malpropreté est bestiale. A part la nuit, les employés n'entrent jamais dans les salles. On s'est moqué de moi parce que je lisais quelques règlements affichés sur les murs. L'un de ces règlements concernait la visite des détenus aux malades. J'ai vu cependant des hommes ayant un pied dans la tombe qui visitaient les médecins au lieu d'être visités par eux. (3) Vous ne faites que répéter le reproche adres-

(1) La traduction de la Presse oublie ce correctif.  
(2) La Presse supprime ce passage.  
(3) Les plaintes que les amis des prisonniers font entendre sont absolument les mêmes en France qu'à Naples. Le journal la République reproduisit à peu près vos paroles en parlant, il y a peu de jours, de la prison de Belle-Isle. Voici ce que je trouve dans son numéro du 15:  
"On n'a pas oublié avec quel superbe dédain les réclamations des détenus de Belle-Isle furent repoussées par l'ordre du jour du 31 mai. On avait pourtant promis que l'on s'occuperait d'améliorer leur position, qui s'aggrave de jour en jour; car de nombreuses lettres nous signalent des faits tellement odieux, que nous refuserions d'y croire, si les cris de douleur sortis des prisons ne nous donnaient pas la triste conviction que les détails qui nous parviennent sont probablement au-dessous de la vérité."  
Le 20 juillet dernier, M. Boulogne, préfet du Morbihan, vint pour visiter la citadelle, n'a pas osé franchir le seuil des cachots, tant les émanations lui en ont paru "télées et maussabondes."  
C'est précisément ce que vous dites des médecins de Naples! Quant à la malpropreté, voici ce qu'ajoute la République:  
"Une saleté abjecte règne en souverain. Permanente encore de la nourriture dégoûtante d'appât et inaltérable par le fait des malheureux qui l'apprennent, et, pour comble, faute d'ustensiles, les détenus mangent à pleines mains."  
Il est question, Monsieur, des mêmes détenus qui s'insurgeaient naguère contre le directeur de la prison, parce qu'on leur avait servi du bœuf à la mode trois fois dans une semaine!

se, quelques lignes plus haut aux médecins. Si vous aviez jamais visité d'autres prisons, vous auriez des points de comparaison qui vous manqueraient pour apprécier la malpropreté des maisons de détention napolitaines. Si les prisons de Naples ne sont pas plus propres, êtes-vous bien sûr que la faute en est au Gouvernement et non pas aux condamnés eux-mêmes? Des prisons sont moins bien tenues que les riantes villas de l'Angleterre; mais le Gouvernement peut-il être responsable des négligences de détail de quelques employés qui, d'après vous, violeraient les règlements donnés par l'autorité?

Vos exagérations méritent d'autant moins de confiance que Ferdinand, depuis le commencement de son règne, s'est attaché d'une manière spéciale à améliorer le régime des prisons du royaume, et je sais que les désirs du Roi ont été efficacement secondés par l'administration.

Je suis loin de prétendre que les prisons de Naples ne sont plus susceptibles d'aucune amélioration; mais, dites-moi, Monsieur, quel est le pays de l'Europe où le régime des prisons ne précède pas le Gouvernement et les hommes spéciaux? Quelle question présente des difficultés plus complexes à résoudre? Vous ne tenez compte, Monsieur, ni de ce que le Gouvernement a déjà fait, ni de ce qu'il est disposé à faire, ni des obstacles que rencontre la réalisation de ses desseins. Voilà pourtant comment vous avez vu, quand vous avez réellement vu ce dont vous parlez!

Les détenus, leurs familles et leurs amis ont, en ce qui regarde l'observation des règlements, une garantie que vous passez sous silence et qui infirme vos reproches. C'est qu'à Naples, comme à Rome, des associations charitables, composées d'hommes distingués, pris dans les classes élevées de la société, veillent au bien-être des prisonniers. Les délégués de ces associations visitent les détenus, inspectent les salles, s'assurent de la bonne qualité des aliments, s'informent des soins donnés aux malades et les interrogent. La vigilance de la charité ne permettrait pas que les règlements fussent violés au détriment des prisonniers. D'ailleurs, vous admettez que les détenus ont le règlement sous les yeux. Si les directeurs des prisons n'en tenaient aucun compte, ils commenceraient par le laisser ignorer à leurs hôtes. Si les règlements sont affichés, ils sont nécessairement observés.

Mais, avant de poursuivre, un mot sur la prison elle-même, un mot sur ce cachot qui porte le nom de Vicaria.

Si vous aviez été moins étranger à l'histoire des monuments de Naples, vous n'auriez pas ignoré que cette prison est une ancienne habitation royale. A l'époque où l'Espagne avait à Naples un vice-roi, ce palais fut bâti en vue de cette destination, et c'est pourquoi il porte le nom de Vice-Ré. Les vice-rois espagnols ont donc habité ce charnier, fort agréablement situé près de la porte de Capoue, au grand air et au soleil. Un témoin oculaire en parle en ces termes:

"J'ai visité cette prison un grand nombre de fois, et jamais je n'ai entendu parler, et je n'ai vu ni de cachots souterrains. Je ne pense pas qu'il y ait dans une partie quelconque de l'Europe une prison qui offre extérieurement des signes plus visibles de saubrité et de confort (1)." Et cependant vous prétendez, Monsieur, que Pironte a été enfermé à la Vicaria, "dans un cachot de huit pieds carrés, au-dessous de sol, sans autre lumière que celle qui pénétrait par un trou pratiqué

(1) Mac Farlane, p. 14.

au haut du mur, et qui ne permettait pas de voir (1)." Il est vrai que vous ne dites pas avoir vu Pironte dans cette situation; vous nous rappelez encore un de ces on dit dont nous commençons à connaître l'inexactitude. On vous a dit bien autre chose; car vous ajoutez que Pironte avait dans ce cachot, huit pieds carrés, deux compagnons qui ne le quittaient pas! Si vous me disiez avoir vu cela, je n'hésiterais pas à vous croire; mais depuis que l'inexactitude, l'exagération, la fausseté, le ridicule, les contradictions de vos renseignements ont rendu la source suspecte, je n'ajoute aucune foi à ce que vous n'avez pas vu. Le cachot de Pironte entre dans cette catégorie.

Les journaux, Monsieur, qui ont fait le plus de bruit des vingt mille prisonniers qu'ils vous faisaient compter, nous ont parlé aussi d'un cachot situé à 24 pieds au-dessous de niveau de la mer. Il s'agit du cachot d'Ischia, dans lequel aurait été plongé le baron Porcari. Visitez ensemble cette demeure souterraine, et tâchez de préciser ce qu'elle est en réalité. Je cite votre lettre:

"J'ai appris un autre cas que je crois pouvoir rapporter avec certitude, quoique la connaissance que j'en ai ne soit pas tout à fait la même que celle du dernier dont j'ai parlé (celui de Pironte). Quand j'ai quitté Naples au mois de février, le baron Porcari était enfermé dans la prison d'Ischia. Il était accusé d'avoir pris part à l'insurrection de la Calabre et attendait d'être jugé. Le cachot d'Ischia est sans lumière, à 25 pieds ou palmes (je ne suis pas sûr de la mesure) au-dessous du niveau de la mer. Il ne lui est permis de quitter ce réduit ni le jour ni la nuit, et personne n'est autorisé à le visiter, excepté sa femme—une fois par quinze jours!"

Le point d'exclamation est de vous fâchez à quoi se réduit cette description? Vous dites d'abord que vous doutez de l'exactitude des détails, que vous ne tenez pas d'une source aussi sûre que ceux relatifs au cachot de Pironte, donc vous ne parlez déjà que par oui-dire. Puis, vous n'êtes pas sûr si le cachot est à vingt-quatre pieds ou palmes au-dessous du niveau de la mer.

Croyez-moi, Monsieur Gladstone, le cachot dont vous parlez a été enterré et ressemble beaucoup à ceux de l'ancienne habitation du vice-roi, qui n'ont jamais existé.

Je veux bien convenir avec vous d'une chose. J'admettrais comme exact, comme vrai, tout ce que vous me direz avoir vu; mais je rejeterais ce que vous-même me présenterez comme douteux. Avez-vous visité le cachot d'Ischia? Non. Avez-vous vu Porcari dans cette cave sans jour, à vingt-quatre pieds sous le niveau de la mer? Pas davantage. J'attendrais que vous ayez vu, vérifié par vous-même les détails que vous donnez à lord Aberdeen, avant d'y ajouter foi. Je soupçonne que ce cachot d'Ischia est aussi profond et aussi sombre que ceux de notre Conciergerie. Si Mme la baronne de Porcari y descendait visiter son mari, il me paraît assez difficile d'admettre que cette habitation fût privée de toute lumière. Peut-on supposer d'avantage que le Gouvernement eût consenti à ce qu'une femme

(1) (Page 16) Le Journal l'Ordre, qui, sur cette question, s'est mis à la renouveau du National, de la Presse et de la République, et qui, sans vous avoir lu, répète ce que ces feuilles lui ont appris, vous fait surprendre ce caractère que vous n'avez pas même visité. Je cite l'Ordre du 15 août:  
"Il a résisté dans leurs cachots les hommes frappés par ces condamnations iniques; il a pesé leurs chaînes; il mesuré l'étroit espace dans lequel ils sont enroulés." Que pensez-vous du zèle de vos commentateurs!

BUBBON.

LE MONTAGNARD

OU LES

DEUX REPUBLIQUES.

1793—1848.

(Seconde partie—1848.)

La France n'a pas accepté la République, elle l'a subie. C. D. V.

PROLOGUE.

(Suite.)

Je le vois encore, comme s'il était devant mes yeux; il posa sa lanterne à terre et s'appuya contre le mur. C'était un homme au rude visage, et je tremblais à le regarder, même sachant que je lui devais la vie.

"Vous êtes une ci-devant reprit-il, une aristocrate, je le sais; ça ne me fait rien; mais il faut bien que je vous le dise, je vous hais tous, je voudrais vous marcher sur le corps; aussi, si je vous ai sauvé, soyez bien tranquille, ce n'est pas pour vous. Ça été un éclair, une pensée, une folie peut-être, mais voilà tout. J'ai sauvé la vie à une jeune fille qui allait mourir, parce que j'ai une fille aussi,

mais une fille qui n'a pas comme vous la force et la santé; c'est tout simple, et elle est du peuple.

"Vous avez une fille! m'écriai-je!

"Oui, une pauvre petite qui s'en va, qui se meurt comme sa mère est morte... elle a votre âge, et cependant elle ne vous irait pas à l'épave, tant elle est chétive et malade. Qu'est-ce que ça me fait? Je l'aime comme ça. Quand vous avez passé devant moi tout à l'heure, vous étiez si pâle que j'ai cru voir ma pauvre Rose, lorsque je vais l'embrasser le matin, et je me suis dit: que s'il y avait un Dieu là-haut, ce qui, après tout, est bien possible, en vous sauvant, il me tiendrait compte de cela et qu'il rendrait la santé à mon enfant. N'est-ce pas... n'est-ce pas qu'elle vivra?"

Je ne pourrai jamais vous rendre l'expression poignante qu'il y avait sur le visage et dans la voix de ce pauvre père; le géolier, l'homme brutal et implacable avait disparu. Il porta la main à ses yeux; je vis bien qu'il pleurait.

Dieu vous entend, repris-je, en cherchant à toucher une de ses mains qu'il retira vivement; ayez foi en lui. Je ne puis que le prier, moi, chaque jour, à chaque heure; mais je le prie du fond du cœur pour la pauvre Rose.

Oh! qu'il la sauve!... murmura-t-il d'une voix étouffée; qu'il sauve mon enfant!! Si elle meurt!... qu'on ne me demande plus de pitié, je serai plus fier que qu'un tigre!...

Je voulus parler; il me fit signe brusquement de la main de me taire:

"En voilà assez; personne maintenant ne doit plus passer aujourd'hui pour le service, dans ce corridor; mais, c'est égal, ne faites pas de bruit, on ne sait pas ce qui peut arriver; dans deux heures, il fera nuit, je vous apporterai des vêtements d'homme que vous passerez par dessus tout ça, et bon voyage!"

Avant que j'eusse pu répondre, il avait repris sa lanterne, fermé la porte à double tour, et je l'entendis s'éloigner en chantant une de ces horribles chansons qui me navraient le cœur...

Mlle. De Savernay avait parlé avec une émotion toujours croissante; on eût dit que la voix du passé lui soufflait mot à mot le souvenir de cette scène étrange et jusqu'aux intonations brusques et rudes du géolier; ses yeux étaient fixes, son visage immobile; ce n'était plus à Mme. De Vermond qu'elle parlait; c'était à elle-même, à son cœur, à ses pensées.

Toutes les têtes étaient penchées vers elle, émus et tremblantes, car toutes, peut-être, avaient dans le passé si vivant encore, un souvenir de douil.

Deux heures après, en effet, reprit Jeanne dont la voix était devenue plus calme, ce souvenir inattendu revint, apportant avec lui des vêtements semblables aux siens; je pus ainsi sortir sans être reconnue; il faisait nuit, au détour de la première rue, il me dit:

Je vois par ici, cette rue que voilà vous conduira dans la direction des Jacobins. Allez de ce côté ou d'un autre si ça vous con-

vient. Et, se retournant brusquement, il s'éloigna d'un pas rapide.

Je priai bien pour Rose, lui criai-je. Je ne suis pas sûr si elle m'a entendue. Depuis je ne l'ai jamais revue.

Comment il s'écartera Mme. De Vermond malgré elle, cet homme vous abandonna ainsi la nuit, sans asile, sans soutien.

La providence me protégeait, et l'âme de mon père veillait déjà sur moi, répondit Jeanne d'une voix triste.

Où, vous avez raison, chère enfant; car la providence seule pouvait vous arracher à la mort d'une façon si miraculeuse... Pendant que Mme. De Savernay faisait ce récit, il y avait dans un cabinet attenant au salon une conversation très-animée.

Le marquis De Savernay assis dans un fauteuil au fond de la chambre, avait écouté en silence.

Croyez-moi, Monsieur, dit-il, en se levant et en dominant le groupe au milieu duquel il s'avancait par le calme et la dignité de sa physionomie, ne nous faisons pas les champions de l'Angleterre; la guerre civile est une affreuse chose, et il fallait pour la légitimer tout le sang que versaient les bourreaux de la France; dans le cœur de la nation la monarchie est plus qu'un principe, c'est un dogme; attendons l'heure que Dieu a marquée pour son triomphe, cette heure n'est pas éloignée, peut-être. L'insurrection vient-elle aujourd'hui embrasser à la fois la basse et la haute Vendée, le Morbihan, le Maine, la Normandie

et la Bretagne, ne produirait que du sang versé, rien de plus.

Et, comme le marquis De Savernay vit les visages froids et sombres, son front se couvrit d'une rougeur éclatante, et il reprit d'une voix ferme: Nul n'est plus attaché que moi à la royauté, et n'en conserve plus la religion intacte et pure dans son cœur, nul parmi nous n'est prêt, plus que moi je le suis, à donner tout mon sang pour elle, et je l'ai prouvé, je le crois; mais ne voyez-vous pas, aveugles, que Bonaparte possède toutes les sympathies populaires, et que la nation entière l'entoure de reconnaissance et d'espoir? Royalistes, pensons un peu à la France; c'est le plus beau fleuron que l'on puisse apporter à la couronne d'un roi.

Et le jeune marquis, calme et digne comme il n'avait jamais cessé de l'être devant cet entretien, dans lequel s'était déchaînée la violence des passions, s'éloigna lentement, entra dans le salon, et fit signe à sa sœur qu'il était temps de se retirer.

Il nous faut traverser rapidement les événements de cette époque.

Le marquis De Savernay, dégoûté de la guerre civile que la popularité de Bonaparte rendait impossible et criminel, avait contribué par son influence à désarmer les principaux chefs du parti royaliste, mais son cœur était brisé, son âme découragée et saignante, aussi, ayant refusé de prendre du service, malgré les offres réitérées du premier consul, il s'était retiré dans une propriété qu'il avait achetée entre Aix et Marseille. Quelque